

DANIEL DARC • VALERIE MREJEN • AIR • DIEUDONNÉ

TECHNIKART

culture & société



38
39

FÉV. 2004

Elle écrit de courts récits autobiographiques, produit des vidéos intimistes et, curieusement, c'est tout sauf chiant. Dans son nouveau texte «Eau sauvage», les instants de vie que Valérie Mréjen raconte semblent puisés dans les souvenirs les plus universels. Du pur ADN de réel.

LIVRES PAR JACQUES BRAUNSTEIN • PHOTOS STÉPHANIE SOLINAS



«A PRIORI, ÇA HANGE PAS DE PAIN... ET PUIS ON FINIT PAR SE DIRE: "PUTAIN, C'EST MOI !"». DIT DES LIVRES DE MRÉJEN SON ÉDITEUR GÉRARD BERREBY.

Si : à 34 ans, Valérie Mréjen s'impose comme une artiste majeure de notre temps. Oh, elle ne s'est pas fait remarquer par des déclarations tonitruantes, des romans hypermédiatisés ou des expositions surhypées. Et, pourtant, quelque part entre intime et intime, elle pose tranquillement ses petits cailloux littéraires et artistiques.

Au fil de ses livres, elle nous convie à un voyage dans l'infinitésimal, qui démontre qu'un petit galet bien poli vaut mieux qu'un gros pavé mal taillé. Elle présente des impressions que chacun a partagé, des distorsions du langage, de la réalité qu'on a forcément ressentie. Des expériences quotidiennes sérieuses avec le soin d'un entomologiste. C'est à la fois complexe et ténu. Racontée à sa manière, notre entrevue donnerait quelque chose comme : « La préparation des photos obligeait certains à travailler alors que d'autres ne faisaient rien, cela créait une forme de gêne. » Enfin, ce serait mieux, ce serait du Mréjen.

On fume une cigarette, on regarde par la fenêtre, on croise quelqu'un et on est un peu embarrassé ou, au contraire, trop enthousiaste. D'une langue simple, dont elle démontre toute la perversité, elle raconte ce qu'on n'arrive pas à dire. On pense à Hélène Villovitch, autre artiste contemporaine convertie à l'écriture, qui serait l'Auguste d'une Valérie Mréjen, clown blanc de leur microgenre littéraire commun.

PARLEZ-MOI D'AMOUR...

C'est son père, un homme assez classique travaillant dans l'immobilier qui a, semble-t-il, inspiré à Valérie Mréjen son dernier livre intitulé *Eau sauvage*. « Je ne vais pas nier que ce que je fais est très lié à l'intime, que ce qui m'intéresse est au départ puisé dans mon entourage proche. Mais on peut aussi lire mes livres comme des fictions pures : ce côté autobiographique n'est ni caché, ni revendiqué », explique-t-elle doucement. Timide ? Sûre d'elle ? On ne sait pas trop. Elle est un peu distante, voire absente. *Eau sauvage* n'est composé que des répliques du père, longues comme une admonestation ou courtes comme un message de répondeur : « Tu viens utiliser la machine à laver, tu ramasses ton courrier... *Jamais un mot gentil, tu es toujours pressée.* » Plus loin : « *Quand je serai à la retraite, je m'achèterai une maison dans le Midi où vous viendrez me voir avec vos enfants quand vous serez mariés. Ici, nous menons des vies de fous. J'irai m'installer au soleil.* » Ou encore : « *Tu devrais t'arranger un peu. C'est bien dommage, tu n'es pas mal et tu te couvres avec des bâches. On croirait une fatma. De temps en temps tu pourrais mettre une jupe, des bas, un chemisier, des escarpins, une broche, un bracelet. On ne voit rien avec cette gandoura. C'est la mode, je veux bien, mais il y a des limites.* » Des choses toutes simples dont la répétition, les infimes variations de ton et de thèmes finissent par donner tout le sens.

Elle avale une gorgée de jus de pamplemousse avant de reprendre d'une voix

posée : « *Ce livre, c'est comme l'enregistrement d'une conversation familiale, avec ses expressions toutes faites qui reviennent, comme un obstacle à des échanges plus profonds. Je m'intéresse aux métalangages, aux formules de politesse, aux phrases codées dans lesquelles les sentiments s'expriment maladroitement. Ces malentendus, ces ratés, cette parole qui tourne à vide par paresse, par maladresse...* » « Elle parvient à dresser son propre portrait à travers ce que dit son père, explique son éditeur Gérard Berreby. Dans un premier temps, on le trouve collant, étouffant, chiant... Et puis on finit par l'aimer. C'est une véritable histoire d'amour père-fille qu'elle nous raconte, l'air de ne pas y toucher. »

TABLE BASSE SAARINEN

Comme dans les livres précédents de Valérie Mréjen (*Mon grand-père, l'Agrume*), il est question d'une relation universelle dans ce qu'elle a de particulier. Particulier dans le sens d'intime plus que de singulier. « *J'évite les repères trop précis pour rendre les choses plus accessibles. Chacun peut y projeter ce qu'il veut... Ce n'est pas fermé sur ma propre sphère privée qui, pour moi, n'est qu'un matériau pour mon travail. C'est tout sauf un règlement de comptes...* » Exemple : « *Allô, tout va bien ma chérie ? Non parce que j'ai vu ce matin dans le journal qu'un immeuble a brûlé dans le XI^e et comme tu es dans le XI^e, j'ai pensé à toi en disant que c'était peut-être chez toi.* »

Chez elle — un atelier sur cour du faubourg Saint-Antoine —, un mur entier

Portrait

VALÉRIE MRÉJEN



« L'ÉVITE LES REPÈRES TROP PRÉCIS POUR REMORER LES CHOSSES PLUS ACCESSIBLES. CHACUN PEUT Y PROJETER CE QU'IL VEUT... »



« JE M'INTÉRESSE AUX MÉTALANGAGES, AUX FORMULES DE POLITESSE, AUX PHRASES CODÉES DANS LESQUELLES LES SENTIMENTS S'EXPRIMENT MALADROITEMENT. »

40 → soutient une bibliothèque : les livres sont
41 classés par éditeurs, comme chez les critiques littéraires et les décorateurs. Beaucoup de Minuit, de P.O.L., de la poésie aussi. Sur une table basse Saarinen pour Knoll, Zibaldone de Leopardi et la correspondance de Flaubert... Son intérieur est à l'image de son parcours : sur le fil, entre intention littéraire et démarche artistique. « J'ai commencé par une fac de lettres mais j'ai tenu trois jours. Ensuite, j'ai fait l'école d'art de Cergy. On ne travaillait pas une technique particulière, on cherchait plus à éduquer notre regard par la photo, la vidéo, la peinture... On avait une idée, et à nous de trouver l'outil le plus juste pour la réaliser. Il m'en est resté une certaine approche. Dans mes textes, il n'y a pas de morale, pas de chute, ce n'est ni tragique, ni absurde, le narrateur est comme une présence neutre. On est plus dans le domaine de la déposition que dans celui du récit. »

RENCONTRE AU FRANPRIX

Une manière que l'on retrouve dans ses vidéos, présentées à la Galerie 108 à Paris, et qui commencent à lui valoir une réputation internationale — résidence à Glasgow et aux États-Unis, exposition en Italie. Elle veut nous en montrer quelques unes, allume la télévision, tombe sur *Sous le soleil*, appuie sur « lecture ». Face caméra, un personnage déballe une anecdote intime, un souvenir très personnel. On ne sait rien d'autre de lui. Intime et universelle comme une définition minimaliste de l'émotion artistique.

En 1999, elle a publié *Mon grand-père*, son premier récit. « Je connaissais les livres des éditions Allia et je connaissais un peu Gérard Berreby. Je voulais l'avis d'un lecteur averti avant de me lancer vraiment et de risquer de recevoir des lettres de refus types. » Allia ne publiant à l'époque pas de fiction, c'est donc avec une certaine « légèreté » qu'elle lui soumet son texte. « On s'était rencontré à une soirée chez moi, elle n'a presque rien dit, se souvient Gérard Berreby. On s'est recroisé dans un Franprix, on a bu un café, on s'est revu et elle m'a donné un manuscrit dans une enveloppe en kraft. Je l'ai lu et je lui ai tout suite dit que j'étais prêt à le publier. Je ne me suis pas vraiment posé la question de la fiction, je fonctionne à l'intuition, le texte me plaisait. Formellement, elle a vraiment inventé quelque chose. A priori, c'est plat, ça mange pas de pain, il ne se passe pas grand chose... Et puis on referme le livre et il y a une violence qui remonte à la gueule. Ça revient par bribes, on ressent l'influence insidieuse du texte. Et on finit par se dire : "Putain, c'est moi !" »

CONFÉRENCE AUX BEAUX-ARTS

Valérie Mréjen restera ensuite fidèle à son éditeur malgré les appels du pied d'autres maisons plus fortunées. Bien lui en a pris puisque *L'Agrome* se vendra à 18 000 exemplaires et recevra le Prix du deuxième roman en 2001. *L'Agrome*, c'est une histoire universelle, une histoire d'amour ratée, une histoire à un seul sens : « Il m'avait donné

rendez-vous à treize heures dans un restaurant japonais. J'avais passé une robe achetée la semaine avant, une robe de créateur connu. Les passants me remarquaient. Je l'attendis près d'une heure. » La goujaterie de l'homme aimé se mêlant aux obsessions de la narratrice dresse un mur d'incommunicabilité entre eux : « Une fois, j'avais demandé praliné. Il trouvait ce parfum dégoûtant. Je regrettais mon choix. J'aurais voulu qu'il apprécie, qu'il pioche dedans avec sa cuillère plate, qu'il finisse tout en me congratulant tellement il adorait. »

« Fleur bleue enivrée à l'eau de rose » tout au long du livre, la narratrice de *L'Agrome* se dit finalement : « Au bout de quelques mois, je me suis dit que cette histoire devait finir. Il n'y avait plus de feu, ma chandelle était morte. J'avais suffisamment pleuré. » Pas beaucoup d'atermoiement psychologique chez Valérie Mréjen. « Je ne me suis pas posé des tonnes de questions sur la forme, explique-t-elle. Elle s'est imposée d'elle-même. Je ne suis pas attirée par les formes de récits plus classiques. J'ai du mal à lire les trucs qui cachent l'origine du projet. Je sens comme un problème de crédibilité dans la figuration sous toutes ses formes. » L'heure tourne, elle doit partir, une conférence aux Beaux-Arts à laquelle elle participe. Elle remercie, nous aussi. On ne sait pas trop quoi dire d'autre. Comme dans un livre de Valérie Mréjen.

« Eau Sauvage » (Allia), 96 pages, 6,10 €.

J. B.

TECHNIKART
FÉV. 2004